

Les confidences muettes

Gilles Archambault

Volume 25, numéro 1 (145), février 1983

Nos écrivains par nous-mêmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1983). Les confidences muettes. *Liberté*, 25(1), 8–10.

GILLES ARCHAMBAULT

LES CONFIDENCES MUETTES

Je pense que l'existence est une chose et que la vie en est une autre.

Henri Calet

— Comment ça, tu l'as laissée au garage?

Marcel aurait voulu répondre à son fils que tout le rasait, qu'il n'était plus d'âge à s'emballer pour si peu et qu'il ne demandait plus rien d'autre, maintenant, qu'un peu de repos. Mais Claude le regardait avec tant de haine et de dédain qu'il n'eut pas la force de s'abandonner aux confidences. Toute paternité est si ridicule. Vous donnez la vie à un être, et il se retourne contre vous à la première occasion, sous prétexte que vous n'êtes pas à la hauteur de ses attentes, comme si c'était lui qui vous avait engendré. Le fils devient fatalement le pire ennemi de son père.

— Pardonne-moi, j'avais un peu bu.

Il n'aurait pas dû s'excuser. Le mépris de Claude se transforma en colère.

— Un peu bu, parlons-en. Tu pues le scotch à plein nez!

Comment, à quarante-cinq ans, était-il devenu cette loque, au point de ne même plus réagir aux insultes de son fils? Je décline, je deviens une ombre, je ne vis plus que de souvenirs. Il a raison de me piétiner, je suis un paillasson.

Il repensait à l'enfance de Claude. Solange partie

en claquant la porte. Il s'était retrouvé seul dans le bungalow d'Anjou, obligé de faire la cuisine, de tondre le gazon, se sentant ridicule, et pourtant heureux malgré sa solitude, car il lui restait Claude, son babillage continu, et ces regards qu'il lui lançait de son parc d'enfant, des regards où brillaient les yeux pers de Solange, où revivait le corps paresseux de Solange, qui habitait maintenant un bachelor du centre-ville avec son courtier d'assurances. Sans Claude, sans ce fils qu'il regrettait d'avoir mis au monde et qui pourtant le comblait de ses caresses et de sa chaleur de petit animal confiant, que serait-il devenu, lui si solitaire, si peu porté sur la vie, si familier du désespoir, incapable de croire vraiment à l'amour malgré toutes les femmes qu'il avait eues (ou qui l'avaient eu) et au fond déjà prêt à s'enterrer dans l'oubli et l'alcool de sa petite existence de banlieusard ?

Claude avait grandi, et grâce à lui il avait continué à vivre comme s'il était fait pour cela, infiniment heureux, au retour de ses interminables journées de travail idiot au journal, de jouer à saute-mouton avec ce fils qui lui ressemblait si peu mais le submergeait d'une tendresse inespérée. Depuis la puberté, toutefois, Claude avait changé. C'étaient été les disques bon marché, les cheveux longs, les jeans moulants, les aventures avec les petites Italiennes du quartier, et ce mépris qui s'était insinué en lui pour tout ce que représentait son père, la culture, les livres de Georges Perros, le vin du Rhin, les escargots de Bourgogne, les femmes d'âge mûr. Et dans la même mesure, Marcel avait recommencé, de son côté, à se replier sur lui-même, à se retirer de plus en plus dans l'ombre des choses, à ne vivre que dans le voisinage de la mort, du pourrissement qui chaque jour gagnait un peu plus son corps et son esprit. La mort comme l'air que je respire...

Claude s'était calmé. Son mépris était devenu froid, dur, il voulait blesser.

— Tu te fais vieux, dit-il. A l'avenir, j'espère que tu prendras des taxis.

Tout cela parce qu'il avait écrasé la voiture contre une borne-fontaine en revenant du cinéma, où le film était à périr d'ennui.